

petit service à Staline, ait remis la mère de Jacson, peut-être toute sa famille, au Guépéou, à la suite de l'invasion allemande des Pays-Bas et de la France. Jacson était ainsi menacé de la mort de sa famille s'il n'exécutait pas l'ordre de Staline d'assassiner Trotsky. Il est possible que l'histoire de Jacson selon laquelle il serait né en Perse de parents belges soit vraie, mais il y a de nombreuses preuves que son histoire au sujet de la famille « Mornard » et de sa fortune est une pure invention :

1° Le ministre de Belgique en Perse entre 1904 et 1908 n'était pas son père, « Mornard Van den Dreschd », comme Jacson le prétend, mais un homme nommé T'Sterstevens.

2° Il n'y a pas de trace d'un frère aîné de Jacson « Robert Mornard », qui soit dans le service consulaire belge comme Jacson le prétend.

3° Lorsque Jacson donna l'adresse de sa famille à Bruxelles, il nomma l'une des rues les plus importantes et les plus commerçantes de la ville et le numéro qu'il donna se révéla être celui d'un bâtiment public.

4° Jacson parla souvent de son père dans les lettres qu'il écrivit à Sylvia, et de ce que ce dernier faisait. Mais il déclara à la police police mexicaine que son père était mort depuis plusieurs années.

Jacson vivait à l'aise. Il déclare que durant les derniers jours d'août 1939, sa « mère » lui donna 5.000 dollars en plus des 200 que le prétendu « membre du bureau de la Quatrième Internationale » est censé lui avoir donné. A New-York il confia 3.000 dollars à Sylvia Ageloff. Plus tard, en octobre 1939, il établit une lettre de crédit sur l'American Express de New-York pour environ 2.500 dollars. En janvier 1940, il tira de gros chèques sur cette lettre, à nouveau en mai, juste avant le premier attentat contre Trotsky, et il en retira le solde au début de juin. Lorsqu'il fut pris par la police, il avait plus de 890 dollars sur lui. Au Mexique il acheta une voiture pour 3.500 pesos. Lorsqu'il voyageait, il prenait l'avion. Au Mexique, il dépensa beaucoup depuis octobre 1939 jusqu'à l'assassinat, sans avoir le moindre emploi.

Malgré qu'il ait marqué sur sa carte de touriste « ingénieur mécanicien » il déclara après son arrestation qu'il avait étudié le journalisme et qu'il était journaliste de profession. A l'entourage de Trotsky, il avait prétendu travailler pour un individu mystérieux qui s'occupait d'abord de pétrole pour les Alliés et qui, plus tard, était dans le diamant. Il disait être payé 50 dollars par semaine par ce mystérieux patron.

Sylvia Ageloff déclara à la police qu'après avoir rencontré Jacson à Paris, ce dernier commença à travailler pour le service de presse « Argus ». Il vendit un certain nombre d'articles d'Ageloff sur la psychologie infantile à cet office, mais dit à Sylvia qu'il était impossible de savoir où ils avaient été publiés pour qu'elle puisse se mettre en contact directement avec le magazine et ainsi ne pas avoir à payer la commission du service « Argus ». Il disait que lui-même vendait un bon prix des articles sportifs à cet office. Sylvia Ageloff ne vit jamais un seul de ses propres articles imprimés. Il est clair que l'agence « Argus » était simplement un autre nom du Guépéou, même si le nom « Argus » était imprimé sur du papier à en-tête et sur quelque porte de bureau.

Du point de vue personnel, avant l'attentat, Jacson donnait l'impression d'un individu nerveux, plus vieux que son âge, la peau foncée comme si quelque poison faisait son chemin sous sa peau. Ses traits se contractaient brusquement. Il parlait très vite, mais trouvait difficilement ses mots, ce qui, à l'occasion, le faisait trébucher dans ses expressions. Sans être rude, il apparaissait nerveux. Il portait des lunettes cerclées de corne, était vêtu très proprement, et il portait rarement un chapeau sur ses cheveux noirs. Il était impossible d'avoir une discussion politique suivie avec lui : il s'écartait toujours du sujet. Il déclarait être un sympathisant ardent de la Quatrième Internationale, spécialement dévoué à Trotsky, de

qui il dit souvent d'un ton admiratif devant les gardes : « C'est le plus grand cerveau du monde. »

Depuis l'attentat, Jacson sembla complètement prostré, presque évanoui. Lorsqu'on le mena chez le juge d'instruction pour l'interrogatoire, il traînait les pieds comme si ceux-ci étaient collés au plancher, laissait pendre sa tête en avant, dut être soutenu par deux hommes. Durant l'interrogatoire il resta les yeux fixés au sol, répondant d'une manière à peine audible, refusa de parler autrement qu'en français, quoique parlant couramment l'anglais et l'espagnol. Cependant il rejeta ce masque lorsque Albert Goldman l'interrogea d'une manière serrée sur son histoire d'un prétendu membre du bureau de la Quatrième Internationale qui l'aurait envoyé auprès de Trotsky. Il se montra soudain vif et attentif. Il se dressa sur sa chaise, gesticula et joua la comédie. Par moment, il jetait des coups d'œil précis et menaçants de dessous son bandage, comme un animal pris au piège surveillant son ravisseur avant de bondir.

En raison de l'habileté consommée grâce à laquelle il s'introduisit dans l'entourage de Trotsky, s'y fit admettre, réalisa sans hésiter l'ordre épouvantable, et s'en tint strictement à la ligne de conduite fixée pour lui par les staliniens, Jacson peut être considéré comme l'un des produits les plus finis de la machine terroriste du Guépéou.

## TUEUR PROFESSIONNEL DU GUEPEOU

Nous pouvons maintenant retourner en arrière sur quelques-uns des précédents assassinats perpétrés par le Guépéou contre nos camarades et commencer à déterminer le rôle sinistre que joua Frank Jacson.

En février 1938, Léon Sedov tomba gravement malade et dut subir une opération au ventre. Il fut emmené dans un hôpital. D'une manière ou d'une autre il y eut des fuites et les staliniens l'apprirent. Léon Sedov mourut quelques jours après dans des circonstances tout à fait mystérieuses.

— Quelle est votre opinion sur la mort de Sedov ? demanda le juge Trujillo à l'interrogatoire préliminaire.

L'assassin hésita, chercha ses mots, et répliqua maussadement :

— Seulement ce qui a été écrit sur la question.

— Etait-ce le Guépéou ?

— Oui. Le Guépéou tua Léon Sedov. »

Déclaration tout à fait intéressante. Etait-ce seulement une phrase échappée par hasard, un aveu non voulu d'une vérité bien connue chez les agents du Guépéou ? Etait-ce plutôt le summum de la manœuvre consistant à égarer les recherches — une tentative consciente de faire une séparation totale entre lui et le Guépéou, en impliquant : le Guépéou a fait CE travail et PAS CELUI-LÀ ? La dernière hypothèse semble la plus probable. Elle expliquerait son hésitation lorsqu'on lui posa la question pour la première fois — devait-il mentir ? était-ce nécessaire ? « Seulement ce qu'on a écrit à ce sujet... » Réponse prudente lui permettant de gagner du temps pour réfléchir au danger que comportait la réponse exacte : « Oui, le Guépéou assassina Léon Sedov. »

Juste à la veille de la Conférence mondiale de la IV<sup>e</sup> Internationale, en septembre 1938, Rudolf Klement, secrétaire de l'organisation, fut kidnappé. Une lettre falsifiant son écriture fut envoyée à Trotsky de Perpignan, petite ville du Midi de la France que Jacson connaît fort bien. Cette lettre, en des termes presque identiques à ceux de la lettre d'« aveux » de Jacson, faisait état de la « désillusion » de Klement envers sa prétendue découverte, selon laquelle Trotsky négociait pour faire un pacte avec « Hitler ».

Il devint clair que la « lettre de Klement » était l'œuvre du Guépéou, quelques jours après, lorsqu'on trouva le corps de Klement dans la Seine à Paris. La tête, les bras et les jambes avaient été amputés par quelqu'un de familiarisé avec l'anatomie.